

« L'héroïsme n'a pas de modèle »

Une morale de la liberté au printemps de l'an II

Sophie Wahnich



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/804>

DOI : [10.4000/elh.804](https://doi.org/10.4000/elh.804)

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2010

Pagination : 47-55

ISBN : 978-2-35698-022-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Sophie Wahnich, « L'héroïsme n'a pas de modèle », *Écrire l'histoire* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/804> ;

DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.804>

Tous droits réservés

« L'héroïsme n'a pas de modèle »

Une morale de la liberté au printemps de l'an II

LES ACTEURS RÉVOLUTIONNAIRES entretiennent un rapport intense au passé. Cependant, au printemps de l'an II (1794), raconter l'histoire conduit non pas à vouloir la répéter, mais à vouloir en faire, classiquement, un repoussoir pour inventer la liberté en allant contre les exemples de tyrannie : « Quels sont les politiques qui peuvent vous servir de précepteurs ou de modèles ? Ne faut-il pas que vous fassiez précisément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous ¹ ? », interroge Robespierre. Néanmoins, lorsque sont évoqués les peuples considérés comme libres, tels les Romains, l'histoire devient une ressource plus complexe. Un impératif de connaissance historique fait de l'histoire un fondement de la formation d'un révolutionnaire ou d'un républicain, mais l'usage de ce savoir ne doit pas conduire à

oublier que la liberté politique consiste à inventer ses solutions propres face à l'Histoire : « Ne méprisez rien, mais n'imitiez rien de ce qui est passé avant nous : l'héroïsme n'a point de modèle ² », déclare Saint-Just le 26 germinal an II. On pourrait dire que, dans l'un et l'autre cas, il s'agit de forger une compétence de l'homme libre. Reste à comprendre en quoi consiste cette compétence.

L'histoire est-elle une compétence de l'expérience accumulée, une connaissance de l'homme permettant de s'orienter dans le présent avec prudence et sans naïveté ? Peut-on, à ce titre, déjà la qualifier de science morale et politique, comme le sera la chaire de l'Institut en 1795 ?

L'histoire fournit-elle plutôt une compétence morale non plus dans le sens d'une science de l'homme mais au sens d'un savoir qui permet-

1. Robespierre, « Sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains et sur les fêtes nationales », rapport présenté à la Convention nationale le 18 floréal an II (7 mai 1794), dans *Textes choisis*, introduction et notes par Jean Poperen, Éditions sociales, t. III, 1958, p. 158 ; désormais cité « Robespierre » suivi de l'indication de la page.
2. Saint-Just, « Rapport sur la police générale », présenté à la Convention nationale le 26 germinal an II (15 avril 1794), dans *Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Anne Kupiec et Miguel Abensour, Gallimard, 2004, p. 763 ; désormais cité « Saint-Just » suivi de l'indication de la page.

trait de discerner le bien et le mal dans l'histoire? L'histoire étaye-t-elle une faculté de juger?

Pour les révolutionnaires de l'an II, la liberté n'existe que si elle est articulée à un désir de liberté et à un rejet de la servitude volontaire. C'est ce désir qui peut s'affaïsser, et qu'il faut paradoxalement soutenir. L'histoire ne doit pas être imitée dans ses formes contingentes, mais doit-elle nourrir ce désir de liberté? Doit-elle être un encouragement à être libre? Elle constituerait alors à proprement parler une institution civile, de celles que Saint-Just appelle de ses vœux :

Formez les institutions civiles, les institutions auxquelles on n'a point pensé encore : il n'y a point de liberté durable sans elles. Elles soutiennent l'amour de la patrie et l'esprit révolutionnaire même, quand la révolution est passée. (Saint-Just, 763)

Ces trois manières de fabriquer avec l'histoire les compétences de l'homme libre semblent entrer en contradiction avec l'idée de la Révolution comme événement régénérateur par lui-même³. Elles témoignent pour le moins d'une inquiétude : la transmission de la liberté révolutionnaire comme valeur et comme manière d'être au monde est-elle possible? Cette inquiétude est particulièrement sensible dans l'après-coup de la lutte des factions qui s'est déroulée à la fin de l'hiver et au printemps de l'an II et qui a conduit à l'élimination successive des hébertistes, les « exagérés », et

des dantonistes, les « indulgents ». Cette grande commotion impose de réparer une déchirure. L'interprétation même de l'événement historique vécu devient cruciale pour que puisse être prise en charge cette volonté réparatrice – puisque « ceux qui survivent aux grands crimes sont condamnés à les réparer » (Saint-Just, 744).

J'ai de ce fait choisi d'analyser plus particulièrement les manières de convoquer l'histoire dans les grands rapports du Comité de salut public du 26 germinal an II (15 avril 1794) et du 18 floréal an II (7 mai 1794) afin de comprendre quelle place elle tient dans les fameux projets d'institutions civiles autour des fêtes programmées par le décret du 18 floréal, et dans les *Fragments d'institutions républicaines* de Saint-Just, en veillant à repérer ce qui, malgré leur évidente proximité, distingue Saint-Just de Robespierre.

L'histoire comme « science morale et politique » : se donner ses propres lumières

L'histoire n'est pas à proprement parler une réserve de savoirs politiques à appliquer, elle ne fournit pas de recettes de liberté, elle ne peut proposer de modèles d'institutions politiques, religieuses, sociales idéales à reproduire, mais elle délivre une leçon d'humanité qui permet de s'orienter en situation dans le mouvement de l'Histoire.

3. Mona Ozouf avait déjà souligné cette ambivalence dans l'article « Régénération » du *Dictionnaire critique de la Révolution française*, François Furet, Mona Ozouf (dir.), Flammarion, 1988, p. 821-830.

Cette leçon d'humanité s'appuie chez Saint-Just sur la description d'une histoire quasi répétitive. Les hommes, finalement, connaissent des trajectoires historiques qui ont toujours une part analogue, des scissions auxquelles elles ne peuvent échapper. Il semble ainsi proposer de penser l'histoire à l'articulation d'une anthropologie historique qui produit des sortes d'invariants :

Si ce n'était le destin ordinaire de tous les empires d'être agités dans leur berceau, et si la nature humaine n'avait ses vicissitudes irrésistibles, les gouvernements, nos ennemis, auraient raison de s'étonner de nos tempêtes ; mais que chaque empire du monde jette les yeux sur le point d'où il est parti, et qu'il nous lise son histoire. (Saint-Just, 752)

Selon Saint-Just, les temps de fondation seraient toujours tumultueux. Il décrit ainsi l'histoire révolutionnaire en tant qu'elle échappe en partie à la décision. Les hommes font l'histoire, et sont malmenés par l'histoire. C'est dans ce défilé que la liberté est vécue comme fragile. Nous y reviendrons.

Robespierre, s'il a lui aussi cette visée quasi anthropologique, change d'échelle. Il s'attache aux comportements des individus en société et veut montrer comment fonctionne le cœur humain pour inciter à la prudence, lever le voile d'ignorance des hommes trop confiants. La leçon de Robespierre vise à montrer les limites inhérentes à la nature humaine telle qu'elle se déploie dans l'histoire, une nature humaine paradoxalement

moins naturelle qu'historique, naturelle seulement du fait qu'elle est répétitive :

La nature nous dit que l'homme est né pour la liberté, et l'expérience des siècles nous montre l'homme esclave ; ses droits sont écrits dans son cœur, et son humiliation dans l'histoire. (Robespierre, 156)

L'expérience accumulée est celle de la dénatura-tion par l'histoire. Le genre humain qu'il s'agit de connaître est un genre humain dénaturé : « Le genre humain respecte Caton, et se courbe sous le joug de César » (Robespierre, 156). Robespierre choisit des exemples qui montrent comment la tyrannie non seulement produit cette dénatura-tion, mais s'appuie sur elle pour régner. Ainsi, il évoque un extrait du testament politique de Richelieu dans lequel ce dernier affirme que « les rois doivent s'abstenir avec grand soin de se servir des gens de probité, parce qu'ils ne peuvent en tirer parti » (Robespierre, 160). À la manière de Montesquieu, Richelieu conclut que les scélérats sont « nécessaires aux despotes » (Robespierre, 160) comme la vertu est nécessaire aux républiques.

Cependant, ces leçons ne semblent avoir de sens qu'en relation avec l'action même des révolutionnaires. L'histoire est ainsi, comme dans la *Critique de la raison dialectique*⁴ de Sartre, ce qui permet de se donner ses propres lumières, de construire un rapport entre le récit historique et la praxis d'une situation présente. Chez Saint-Just, il s'agit de pouvoir répondre à l'accusation de dic-

4. Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, 1960, p. 37.

tature. Il décrit alors le présent des factions et met en relation deux accusations analogues :

Si les chefs des factions parlaient, ils étaient obéis ; c'étaient de véritables monarques, dont l'influence était personnelle. L'aristocratie appelle leur destruction un acte de dictature. Brutus et Cassius aussi furent accusés de tyrannie pour avoir immolé César. Ils furent accusés par Antoine. Où sont-ils, les Antoinettes qui regrettent Hébert qui voulut égorger la représentation nationale et les patriotes, qui regrettent Danton qui a tout fait contre la liberté ? (Saint-Just, 759)

Saint-Just se propose de cette manière tout à la fois d'instruire le présent, de l'informer par la compréhension du passé et de le refléter. Le passé qu'il expose est celui « par lequel précisément, au fond, le présent se présente ⁵ ».

Robespierre, sur ce plan, est très proche de Saint-Just. Le 18 floréal, après avoir opposé les stoïciens aux épicuriens, avoir loué les premiers et dégradé les seconds, il considère l'histoire des uns et des autres comme des instruments d'analyse du présent :

Comme dans tous les temps le cœur humain est au fond le même, et que le même instinct ou le même système politique a commandé aux hommes la même marche, il sera facile d'appliquer les observations que je viens de faire au moment actuel, et même au temps qui a précédé immédiatement notre révolution. Il est bon de jeter un coup d'œil sur ce temps, ne fût-ce que pour pouvoir expliquer une partie des phénomènes qui ont éclaté depuis. (Robespierre, 170)

Robespierre est ainsi dans une conception de l'histoire qui articule très explicitement l'hypothèse d'une nature humaine immuable – un homme bon parce que né et fait pour la liberté, mais toujours dénaturé, c'est-à-dire avili par l'histoire. Il s'agit de connaître et la nature humaine et la manière dont cet avilissement se produit dans son déploiement historique, si l'on veut comprendre son propre temps.

S'il n'y a pas de modèles, il y a donc bien des « leçons de l'histoire », la possibilité de construire des analogies entre le passé et le présent pour s'orienter politiquement dans une situation pourtant neuve. Alors que les questions religieuses ont divisé l'espace public, Robespierre veut montrer qu'en situation les vrais héros de la liberté ont été ceux qui ne niaient pas l'immortalité de l'âme, et prend politiquement position contre les tenants de l'athéisme de cette période révolutionnaire :

César plaidant dans le sénat romain en faveur des complices de Catilina, s'égarait dans une digression contre le dogme de l'immortalité de l'âme, tant ces idées lui paraissent propres à éteindre dans le cœur des juges l'énergie de la vertu, tant la cause du crime lui paraît liée à celle de l'athéisme. Cicéron, au contraire, invoquait contre les traîtres et le glaive des lois et la foudre des dieux. Socrate mourant entretenait ses amis de l'immortalité de l'âme. Léonidas aux Thermopyles, soupant avec ses compagnons d'armes, au moment d'exécuter le dessein le plus héroïque que la vertu humaine ait jamais conçu, les invite pour le lendemain à un autre banquet

5. Georges Duby, Guy Lardreau, *Dialogues*, Flammarion, 1986, p. 40.

dans une vie nouvelle. Il y a loin de Socrate à Chaumette et de Léonidas au *Père Duchesne*. (Robespierre, 169)

On pourrait finalement ne voir ici qu'un usage banal et politique du passé : l'histoire sert à discriminer, à discuter, à juger, elle est un argument d'autorité plus qu'un outil d'analyse. Mais on peut aussi rapprocher cette manière de faire du « souvenir qui vous sauve », cher à Walter Benjamin dans ses *Thèses sur le concept d'histoire*. Dans ce débat sur la question religieuse, il est difficile de s'orienter et les noms de héros ou d'antihéros fonctionnent comme de tels souvenirs. « Le récit historique ne sauve pas les noms, il vous donne les noms qui vous sauvent ⁶. » On pourrait alors considérer que l'histoire comme science morale et politique devient un outil de salut public, ou pour le moins un outil de salut pour le Comité de salut public dans son projet de salut public.

Écrire l'histoire de la liberté au présent

Dans ce projet de salut public et de sauvagerie de la liberté, cette science de l'homme qui est essentiellement une science des comportements passionnels et politiques des hommes du passé ne paraît pas suffisante à Robespierre parce qu'elle suppose le recours au raisonnement, à la comparaison, à l'évaluation, et que tout cela est laborieux. Quant aux noms qui peuvent sauver, ils sont rares et ce sont constamment les mêmes qui sont

rappelés tant la liberté a été fugace. Robespierre évoque le caractère éphémère des expériences de liberté :

Les siècles et la terre sont le partage du crime et de la tyrannie ; la liberté et la vertu se sont à peine reposées un instant sur quelques points du globe : Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses. (Robespierre, 156)

Saint-Just, le 11 germinal an II (31 mars 1794), au seuil du procès de Danton, avait affirmé que ces lumières agissaient comme des prophéties d'un retour possible de la liberté sur la terre. « Le monde est vide depuis les Romains ; et leur mémoire le remplit, et prophétise encore la liberté ⁷. » La Révolution française a réalisé une telle prophétie : « Si la république romaine renaissait, elle se glorifierait de nous, et rougirait beaucoup de ses autres successeurs » (Saint-Just, 753). Les Français peuvent à leur tour prétendre devenir des passeurs de liberté au même titre que les Romains. Pour Robespierre, « le stoïcisme enfanta des émules de Brutus et de Caton jusque dans les siècles affreux qui suivirent la perte de la liberté romaine. Le stoïcisme sauva l'honneur de la nature humaine dégradée par les vices des successeurs de César et surtout par la patience des peuples » (Robespierre, 170). Pour Saint-Just, il s'agit de ne pas hésiter à « accomplir la mission que semble avoir donnée le destin à la génération présente du peuple français » (Saint-Just, 753) :

6. Françoise Proust, *L'Histoire à contretemps*, Librairie générale française, 1999, p. 169.

7. Saint-Just, « Rapport sur la conjuration », présenté à la Convention nationale le 11 germinal an II (31 mars 1794) ; dans *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 735.

Vous hâterez la perte de vos ennemis en les montrant difformes à côté de vous. Bientôt les nations éclairées feront le procès à la mémoire de ceux qui ont régné sur elles [...]. L'Europe foulera aux pieds et la poussière et la mémoire des tyrans; alors tout gouvernement qui ne sera point fondé sur la justice sera abhorré. (Saint-Just, 763)

La perfection est ainsi la généralisation à l'Europe de cette liberté si difficile à fonder, si difficile à transmettre.

Pour ne pas désespérer, il faut donc connaître l'histoire des peuples libres et répéter plus que leur geste, leur prophétie de liberté, leur valeur. Mais l'orage du berceau maintient le danger permanent. Saint-Just le sait, la terreur glace l'exaltation pour laquelle il a réclamé les honneurs ce 26 germinal an II: « que l'heureuse exaltation soit honorée » (Saint-Just, 762). Il faut raconter une histoire qui maintienne l'audace de la liberté, le courage et l'exaltation. L'histoire ne peut être un savoir détaché des émotions. L'histoire, plus particulièrement l'histoire de la Révolution elle-même, doit produire l'enthousiasme, mettre les Français en condition de défendre leur liberté. Il faudrait sans cesse rendre sensible l'amour de la patrie, qui finit par se confondre avec l'amour de l'histoire de sa propre liberté. Il faut rendre intelligible l'histoire qui est en train de s'effectuer. Ne pas la laisser être dévalorisée, voire haïe, parce que ses ennemis tiennent sur elle de mauvais discours. Saint-Just ne cesse de rectifier les appréciations portées sur la Révolution pour ainsi dévoiler un amour de la

vérité historique qui pourrait se confondre avec un amour du sens même de la Révolution française: « Précisez tellement tous les principes, toutes les idées, qu'on ne les travestisse plus » (Saint-Just, 762). La vérité historique présente pourrait être en tant que telle une institution civile capable de soutenir l'amour de la patrie et l'esprit révolutionnaire.

Mais l'inquiétude demeure. Peut-on vraiment mettre en balance l'histoire de la Liberté naissante avec l'histoire de la servitude? Saint-Just affirme régulièrement que cette liberté est incertaine:

Je sais que ceux qui ont voulu le bien ont souvent péri. Codrus mourut précipité dans un abîme; Lycurgue eut l'œil crevé par les fripons de Sparte, que contrariaient ses lois dures, et mourut en exil. Phocion et Socrate burent la ciguë; Athènes même, ce jour-là, se couronna de fleurs. N'importe, ils avaient fait le bien; s'il fut perdu pour leur pays, il ne fut point caché pour la Divinité. (Saint-Just, 748)

Si l'histoire doit donner le courage d'être libre, le courage même d'assumer que l'on peut mourir en homme libre désavoué par sa cité, quand ce courage existe, il puise ses ressources dans un au-delà de l'histoire humaine. L'histoire doit finalement se dérouler sous l'œil d'une transcendance. Cependant, si l'individu peut ainsi être réconforté de l'effort terrible qu'il est supposé faire pour atteindre la vertu et la liberté, cela ne protège en rien la liberté de la cité: « On parle de la hauteur de la révolution: qui la fixera, cette hauteur? Elle est mobile. Il fut des peuples libres qui tombèrent

de plus haut⁸. » La grandeur voisine ainsi avec la chute, comme si le paradis d'une liberté révolutionnaire ne pouvait qu'être bref, éphémère même, comme un rêve éveillé.

Cependant, si, chez Saint-Just, la vérité historique doit produire exaltation et enthousiasme, pour Robespierre il faut aller plus loin et affirmer qu'il s'agit non de maintenir l'enthousiasme mais de changer les instincts des hommes libres, d'accomplir ainsi une véritable régénération :

La Nature a mis dans l'homme le sentiment du plaisir et de la douleur, qui le force à fuir les objets physiques qui lui sont nuisibles, et à chercher ceux qui lui conviennent. Le chef-d'œuvre de la société serait de créer en lui, pour les choses morales, un instinct rapide qui, sans le secours tardif du raisonnement, le portât à faire le bien et à éviter le mal ; car la raison particulière de chaque homme égaré par ses passions n'est souvent qu'un sophiste qui plaide leur cause, et l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme. (Robespierre, 168)

Fabriquer un instinct, c'est à la lettre affirmer que l'on peut créer une nouvelle nature. Mais Robespierre hésite. Parfois cette nouvelle nature semble déjà là, elle est le fruit de l'événement révolutionnaire lui-même. Robespierre évoque un peuple français qui « semble avoir devancé de deux mille ans le reste de l'espèce humaine ; on serait tenté de le regarder, au milieu d'elle, comme une espèce différente » (Robespierre, 157). Cette nouvelle nature existe aussi chez Saint-Just. Elle

est nouée à l'épreuve d'une histoire qui, selon lui, a produit des héros qui font face à de petits rois :

Ils ont des siècles de folie, et nous avons cinq ans de résistance à l'oppression et d'une adversité qui produit les grands hommes ; et ceux-là voudraient nous corrompre ! Nous sommes plus grands qu'eux : qu'est-ce qu'un roi près d'un Français ? (Saint-Just, 752)

Là où Robespierre parle de quasi « espèce différente », Saint-Just « déracionalise » la noblesse qui gouverne :

Je voudrais savoir quels étaient, du temps de Pompée, les pères dont descendent les rois nos contemporains ? Quels étaient, pour leurs descendants, leurs prétentions au gouvernement de la Grande-Bretagne, de la Hollande, de l'Espagne et de l'Empire ? Et comme la pensée rapide et la raison trouvent peu d'espace entre les âges, tous ces tyrans sont encore pour nous des petits-fils de laboureurs, de matelots ou de soldats, qui valaient mieux qu'eux. (Saint-Just, 752-753)

L'histoire comme lieu de la production de fictions devient ainsi réversible grâce à la raison. Les arguments fallacieux peuvent s'écrouler quelle qu'ait été la durée de leur règne. Tous les hommes sont vraiment égaux, malgré l'histoire.

Parfois il faut entretenir cette nouvelle nature régénérée, empêcher qu'elle ne s'égaré dans des errements passés, faire en sorte qu'elle ne puisse être à nouveau avilie par l'histoire présente, la garder de factieux qui chercheraient encore à dupper les républicains et s'appuieraient sur leur dé-

8. Saint-Just, *Fragments d'institutions républicaines*, « Troisième fragment », dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1141.

sir de liberté pour mieux les tromper. Les factieux « se cach[ent] sous les formes de la démocratie, pour la déshonorer par des travers aussi funestes que ridicules » (Robespierre, 161-162). Dans ce cas, l'histoire immédiate tient un rôle majeur – une histoire à la fois ritualisée, esthétisée dans des fêtes qui réaffirment que la liberté doit toujours être inventée en situation mais qu'elle peut, comme forme historique, faire l'objet d'une sorte de culte civique. L'histoire à vivre ne doit être que la morale en action; ce qui perdure alors, ce sont les valeurs, incarnées tout aussi bien par des vivants que par des morts. L'instinct politique et moral serait le résultat de l'incorporation des valeurs déployées dans des fêtes qui font une large place à l'histoire.

Il faut raconter sa propre histoire héroïque pour persévérer dans son être, faire de l'énergie héroïque un instinct de conservation de la liberté. Le décret du 18 floréal affirme ainsi en son article V que les fêtes « emprunteront leur noms des événements glorieux de notre Révolution », et l'article VI précise la liste des fêtes qui mettront en scène l'histoire: « La République française célébrera tous les ans les fêtes du 14 juillet 1789, du 10 août 1792, du 21 janvier 1793, du 31 mai 1793. » Chaque date pose un problème historique particulier, de l'*initium* à la sauvegarde de la souveraineté populaire par l'élimination des girondins de la représentation nationale, mais toutes ces dates sont celles où, pour être libre, il fut nécessaire d'assumer la violence de la conflictualité et du châti-

ment des traîtres, que ce soient Louis XVI ou les girondins. La morale historique de la liberté vise à produire une compétence démocratique en tant qu'elle serait la capacité à faire usage de la résistance à l'oppression, du devoir d'insurrection, de la justice en action. Cependant, ces fêtes ne sont pas imaginées comme désincarnées. Dans le rapport du 18 floréal, Robespierre évoque les fêtes de la Grèce ancienne comme celles où un peuple se donne rendez-vous. Ce rendez-vous même produit le spectacle qu'un peuple de héros se donne à lui-même. Pour transmettre l'héroïsme, il y faut donc certes des héros morts: « Nous célébrerons aussi tous les grands hommes, de quelque temps et de quelque pays que ce soit, qui ont affranchi leur patrie du joug des tyrans, et qui ont fondé la liberté par de sages lois » (Robespierre, 177); mais il y faut surtout des héros vivants, « dont la seule présence [sera] une leçon vivante de magnanimité, de justice et de patriotisme » (Robespierre, 176). Cet héroïsme n'est cependant pas seulement celui des grands hommes: il est celui de tout homme révolutionnaire décrit par Saint-Just le 26 germinal comme un « héros de bon sens et de probité ». Parce que les révolutionnaires sont des héros, parce que, le 18 floréal, ces héros semblent enfin victorieux et que la révolution peut « entrer dans les mœurs », l'histoire qui mérite d'être mise en scène est une histoire non seulement du temps présent, mais encore de la vie quotidienne de tout un chacun, puisque ces vies se sont hissées à la hauteur de la liberté. Désormais, pour devenir un passeur de

liberté, il suffit de vivre libre, de vouloir la liberté et de fêter ce désir renouvelé dans des gestes qui seront eux-mêmes constamment renouvelés.

L'*ethos* républicain rêvé ce 18 floréal n'a plus vraiment besoin de l'histoire en tant que savoir sur le passé, car il est le rêve d'une sortie de l'histoire où il n'y aurait plus à déjouer les pièges des ennemis. Il est le rêve d'une vie libre où la liberté individuelle est devenue inséparable de la liberté de la cité et où chaque action vise au maintien de cette liberté dans toutes les institutions, de la famille au genre humain, par l'activation des vertus publiques et privées. Ce qui, plus qu'une histoire, serait

vraiment indispensable alors, c'est bien une science de cet homme nouveau, des règles qu'il doit adopter, des valeurs qui le fondent, des symboliques qui le font exister. Il s'agirait alors de connaître « les bases *immuables* de la justice » : « *Fixons* au milieu de nous la paix et le bonheur par la sagesse et par la morale » (Robespierre, 180 ; c'est moi qui souligne), déclare encore Robespierre. L'histoire ne semble plus être la science morale d'actualité pour fabriquer le citoyen idéal. Les gestes politiques à inventer ne seront finalement que la morale de la liberté en action, des actes pour donner une forme effective à la Liberté.